

JEANNE SIMONE

LE GOUDRON N'EST PAS MEUBLE

Danse, surréalisme, vagabondage...

DOSSIER DE PRESSE

RUE 89

21 août 2008

Jean-Pierre Thibaudat, Rue 89

21 Août 2008

Festival d'Aurillac : le théâtre prend la rue et ne la rend plus

... « A Aurillac, pas de coupure tranchée entre in et off comme à Avignon

Ce livre balaie tout un paysage qui va de la place du spectateur au statut de l'artiste de rue en passant la question, elle aussi cruciale, du financement des artistes, la gratuité des spectacles étant une politesse sinon une connivence -un quart seulement des spectacles du festival sont payants.

Tous les cas de figure sont présents à Aurillac, où le festival présente une vingtaine de compagnies, tandis que 450 autres sont dites « de passage », terme plus juste que celui de « off ». Si, au festival d'Avignon, la coupure entre le in et le off est de plus en plus tranchée (avec un off lui-même gangrené par le marché dans ses aspects les plus vulgaires), rien de tel à Aurillac où la porosité est constante.

'Jeanne Simone' avec Laure Terrier (Vincent Muteau).

La preuve par Jeanne Simone. Dix heures du matin, place des Carmes, c'est là que cela doit se passer, cela s'appelle « Le goudron n'est pas meuble ». On est là autour d'un espace vaguement délimité mais rien ne se passe. Car c'est déjà commencé.

Au café voisin, une femme -Laure Terrier, danseuse, directrice artistique de la compagnie Jeanne Simone- boit un verre avec (on comprendra plus tard) deux de ses partenaires, puis elle s'étire tandis que sur la chaussée un type (acteur de la compagnie) redessine à la craie les volutes du macadam et que deux autres commencent à taper sur des panneaux de signalisation et autre objets sonore à portée de main.

Laure Terrier entame une danse sur sa chaise puis passe à la rue, un camion de fleurs venu de Brioude arrive, pile devant le corps de la danseuse allongée sur le goudron, elle danse avec le camion, son capot, ses rétroviseurs, tout à l'heure elle dansera avec une automobile sortant d'un parking, tandis que d'autres membres de la compagnie investiront une Caisse d'Épargne qui se trouve être sur le parcours, ou qu'une palissade deviendra une matière joliment sonore sous la baguette d'un autre membre.



Tout est improvisé. Le charme est total, quelque chose de gai et de tendre à la fois. Cela tient beaucoup à la qualité d'improvisation de la danseuse et de celle de ses partenaires musiciens ou comédiens (pas tous). Cela tient aussi à un art du tact qui consiste à s'arrêter quand la situation risque de basculer. Le public suit la déambulation de l'un ou de l'autre, les parcours se croisent ou non, chaque spectacle est évidemment unique.

Ce « surgissement de l'imprévisible » qui définit du théâtre de rue

Basée à Besançon, cette compagnie était « de passage » l'an dernier, Jean Marie Songy, le directeur du festival, l'a justement repérée et invitée cette année.

Elle exprime bien ce « surgissement de l'imprévisible » dont parle Granger pour définir le théâtre de rue. Avec Jeanne Simone le théâtre naît ici littéralement de la rue. Ce n'est pas, loin s'en faut, l'unique forme du théâtre de rue des compagnies présentes à Aurillac.

Mais n'oublions pas ces artistes solitaires « de passage » qui font la joie des rues tel l'homme qui joue de la scie musicale ou pascalbrousseau.com, « le bateleur circassien » qui se produit place des Carmes, là même où le corps de Laure Terrier dansait amoureuxment avec un camion à fleurs. »...

désagréable à occuper, n'en est pas moins l'alternative de l'identification à Alice. Bref, un spectacle qui ne peut pas faire plaisir, sauf à disposer d'une usine inconsciente à forte capacité dilatoire.

Volchok par le cirque Trottole

Un agréable spectacle dont la qualité essentielle tient au rythme crescendo des gags et à leur simplicité. Le cirque traditionnel a presque disparu face à la forme dite du « nouveau cirque » ; celle-ci est devenue à son tour une tradition avec ses codes, ses références, en particulier l'obligation perpétuelle de nouveauté et d'originalité avec le maintien de l'impératif de virtuosité technique, contraintes à certains égards contradictoires. Du coup, il devient difficile de faire quelque chose de neuf et de cohérent. La notion d'atmosphère ou celle d'ambiance a un temps permis de donner un principe de construction aux metteurs en scène et une règle d'appréciation aux spectateurs. Cependant, le flou de ces notions laisse grande latitude au jugement.

L'admirable est ici un subtil crescendo. Le spectacle démarre au rythme lent et bonasse de l'éléphant. Des gags prévisibles font sourire. Le spectateur, chatouillé du côté de l'indulgence, est petit à petit d'humeur débonnaire. La lourdeur têtue, l'obstination placide évoquent irrésistiblement l'enfance. Gacon Bonaventure, décoré d'une longue barbe hirsute et d'yeux pétillants, aux épaules de buffle, suscite irrésistiblement la sympathie. C'est après que le public, préparé à cette régression infantile, reçoit les gags vraiment drôles. Lesquels n'excluent pas ce qu'on appelle des moments de poésie. En particulier la danse de la robe, en équilibre sur un balai, alliant un objet fétichisé (avec elle le spectateur peut déshabiller divers corps de femmes) et un objet domestique vulgaire et phallique (non seulement le balai en lui-même mais aussi l'habileté du jongleur qui tient cette femme immatérielle érigée au-dessus des airs). Poésie ou plutôt imagerie érotique, homogène avec la logique du fantasme.

La virevolte élégante et douce de ce spectacle qui emboîte des figures de danse à la sauce circassienne séduit efficacement, malgré quelques sutures un peu embarrassées (en particulier, la séquence du trapèze qui, supposant une alliance entre deux personnages jusque-là distants, paraît incongrue dans le récit esquissé). Telle une toupie, cette machine spectaculaire emporte vers les cieux mêlés du plaisir enfantin. ▲

Le goudron n'est pas meuble

« Un travail de rue, enfin ! », est-on tenté de s'exclamer face à la liberté insolente et jubilatoire du *Goudron n'est pas meuble*, création de la compagnie Jeanne-Simone. Une prise d'otages artistique, en douceur, du passant. « Passant », et non spectateur. Bien sûr, le « public » est convoqué à leur travail, mais le lieu n'en est dévoilé qu'au dernier moment (ce jour-là, c'était la gare d'Aurillac...). Et nombreux sont ceux, automobilistes, passagers d'un bus, clients d'un café, à se retrouver « public » à leur insu.

Car ils déplacent le regard et les repères, ces comédiens et danseurs qui affirment ou rappellent, avec une tranquille audace, que l'espace est public. Qu'on peut se l'approprier d'un geste, en en riant.

Panneaux d'informations de la gare d'Aurillac, chaises du café, poignées des bus, voiture des passants..., tout leur devient objet de jeu, invitation à la danse. On est, au sens littéral, *désorienté* : cette dame en uniforme, c'est bien une employée de la SNCF ? Ou fait-elle partie du spectacle ? Et cet homme hirsute et mal rasé, on l'a pris pour un des multiples zonards d'Aurillac jusqu'à ce qu'il entre dans le jeu...

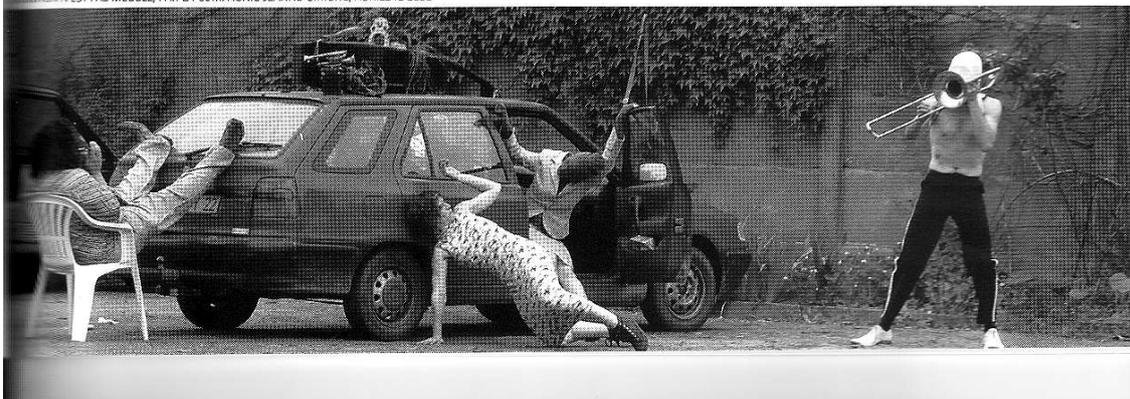
On ne sait plus où donner de la tête. Pourtant, c'est à l'économie qu'ils créent ce désordre poétique : aucune esbroufe, aucun de ces effets tonitruants dont le théâtre de rue est si souvent prodigue.

Juste un culot tranquille et un humour tout en finesse dans cette occupation pacifique du terrain qui laisse sous le charme festivaliers, automobilistes coincés, voyageurs en attente. À l'heure où tant de créations usurpent le qualificatif galvaudé de « subversives », ils inventent la subversion tranquille, bousculent les routines de chacun, interceptent les déplacements et les regards, invitent à s'émerveiller de la banalité d'un cadre transformé...

Un instant de grâce, un désordre harmonieux qui leur vaudrait d'être classés comme dangereux par le maire de Cuers, tristement célèbre pour sa plainte contre la compagnie Princesses Peluches. Ce qui est sûrement le plus beau compliment qu'on peut leur faire...

V.S.

GOUTRON N'EST PAS MEUBLE, PAR LA COMPAGNIE JEANNE-SIMONE, AURILLAC 2008





11 RUE BERANGER
75154 PARIS 3 - 01 42 76 17 89

25 AOUT 08

Quotidien Paris
OJD : 132356

Surface approx. (cm²) : 554

Page 1/2

Théâtre 23^e édition d'un festival qui s'interroge sur ses limites.

Aurillac court les rues

Le théâtre de rue n'est jamais aussi stimulant que lorsqu'il embarque son spectateur dans une aventure, si possible un peu risquée. A Aurillac, où chaque année le festival tient lieu de fête populaire et de place de marché, l'aventure la plus sophistiquée commence à 22h30 au buffet de la gare. Un bus vient vous y cueillir pour un long périple dans les montagnes. Au bout d'une demi-heure, une bande d'agités détourne le véhicule et vous voilà devenus otages de filles et de garçons en robe de mariée qui se disent en lutte contre la ségrégation des sexes. Car nous sommes en 2088, et depuis dix ans le gouvernement hongrois cantonne les hommes à Buda et les femmes à Pest (ou l'inverse?). Plus tard, dans la nuit, nous marchons à la lueur de torches vers le moulin des résistants, quelque part dans le pays de Salers, où des tableaux vivants – ainsi que des feux, des verres de blancs et des problèmes à caractère menstruel – font surgir de belles images. Puis il y aura une procession dans un village, avec encore du sang, du sexe et peut-être même un peu d'amour. C'est une nouvelle proposition de la compagnie Le Phun, associée pour l'occasion à la troupe hongroise de théâtre Kretakor. La chose s'appelle *Père Courage* et c'est très beau, même si parfois on s'y perd un peu.

Sang-froid. L'aventure la plus (physiquement) dangereuse se déroule

dans le sillage de la compagnie de danse Jeanne Simone, dont les six membres surgissent d'on ne sait où pour faire de la rue un chaos, se jetant sur les véhicules qui passent, rampant sur le bitume, semant la pagaille dans une banque, affolant le palais de justice d'Aurillac. Jeudi, le conducteur de la Golf rouge immatriculée 9140 HT 15 a été d'une patience remarquable, et les vigiles de la Caisse d'Epargne ont réussi à ne pas perdre leur sang-froid. Cette création baptisée *le Goudron n'est pas meuble* se tient dans des lieux annoncés peu de temps à l'avance. Et lorsque, progressivement, les six corps retournent à l'immobilité, le spectateur se sent traversé par une drôle d'émotion: il s'aperçoit que pendant près d'une heure, il a regardé la rue d'un oeil vraiment neuf. Puis il se demande: dans le fond, qu'est-ce qui fait spectacle? Comment, par la grâce de six personnes qui n'auront pas prononcé un mot, a-t-on le sentiment que quelque chose a été créé? Il y a bien sûr bien d'autres belles choses à voir et à vivre à Aurillac puisque 450 compagnies se sont donné rendez-vous dans le Cantal. Notamment, dans le off, une nouvelle pièce poétique, lente et *destroy* de Makadam Kanibal (parking de la Maison de l'emploi, à 15 heures), dont on peut dire que les deux membres paient de leur personne. L'an dernier, *le Cri*, plus récente création de la compagnie Kumulus, avait

ravi et bousculé le public en le plongeant dans le maelström d'un violent discours politique.

Salutaire. Or voilà qu'on apprend que, depuis, le spectacle n'a pu être donné nulle part, en dehors de quelques dates dans la région Rhône-Alpes où est basée la compagnie de Barthélémy Bompard. *Le Cri* serait trop «chaud» politiquement, les villes auraient peur de l'inviter chez elles (peut-être aussi que la forme du spectacle, plus classique que celle des créations précédentes – *Itinéraires sans fond(s)*, *Rencontres de boîtes* – a rebuté les programmeurs). Avec son spectacle sur les élections, également présenté ici l'an dernier, la Compagnie Générrik Vapeur a connu des mésaventures similaires. Est-ce que le théâtre de rue, dans ses projets les plus ambitieux, commence à toucher des limites? Faut-il qu'il soit plus sage pour ne pas effrayer le marché? Et jusqu'où le public est-il prêt à suivre? Imperturbable, le directeur du festival, Jean-Marie Songy, continue de faire d'Aurillac un territoire d'expérimentation et de tenir un salutaire discours d'agitateur: «Comment continuer à partager un espace public, cher à notre imaginaire d'utopistes, alors que frilosité et privatisation rôdent?» La programmation 2008 a bien montré que le malaise est là et que, pour continuer à avancer, il faudra bientôt au théâtre de rue soit de nouvelles directions, soit un autre monde.

Envoyé spécial à Aurillac

EDOUARD LAUNET